

Lettres du front

par FRANZ MARC

Grube (près Schlettstadt)
12 septembre 1914.

Chère Maria,

Aujourd'hui j'essaie d'écrire une petite lettre (...). Je réfléchis tant sur cette guerre et ne parviens à aucun résultat; probablement parce que les «événements» bouchent mon horizon. On ne parvient pas à dépasser l'«action» pour voir l'esprit des choses. En tout cas la guerre ne fait pas de moi un naturaliste, au contraire, je sens si fort l'esprit qui plane au-dessus des batailles, l'esprit présent derrière chaque balle tirée, que le réel, le matériel, disparaît tout à fait. Les batailles, les blessures, tous les mouvements produisent un tel effet de mysticisme, d'irréalité, comme s'ils signifiaient tout autre chose que ce que disent leurs noms; seulement tout est «chiffré» et se dissimule encore derrière un épouvantable mutisme, ou alors ce sont mes oreilles qui sont sourdes, trop saturées par le bruit, pour parvenir à entendre le véritable langage de ces choses. C'est incroyable qu'il y ait existé une époque où l'on ait représenté la guerre en peignant des feux de campement, des villages en flammes, des cavaliers en chasse ou bien encore des chevaux qui s'écroulent et des patrouilles de cavaliers, et autres images du même genre. Cette idée me paraît franchement drôle, même lorsque je pense à Delacroix, qui, dans ce genre de peinture, était pourtant le plus capable.

Ce que fait Ucello est déjà mieux, les frises égyptiennes sont encore meilleures, mais nous devons encore traiter ce sujet d'une toute autre manière, oui, toute autre! Quand pourrai-je peindre à nouveau? Je suis content d'avoir quitté les engagés volontaires; je crois avoir plus de chances ici, dans nos troupes de la Landwehr, de rentrer plus tôt à la maison. Ce sera bien au printemps! Je ne crois pas à une date plus proche. Mais ce sera peut-être quand même plus tôt! Si ces Anglais ne font pas tout traîner en longueur!

Je termine maintenant, porte-toi bien, je vous embrasse toutes les deux .

Franz.

28 mars 1915. Dimanche des Rameaux.

Il est tombé cette nuit, de façon tout à fait inattendue, quantité de neige. Hier et avant-hier j'étais encore avec ma voiture dans les avant-postes; hier après-midi et hier soir nous sommes arrivés sous une pluie battante, et ce matin il y a 50 centimètres de neige! Les pauvres

cigognes gèlent et ont l'air bien soucieuses. Ça ne durera pas bien longtemps! Ici les opérations militaires offrent la même image que partout dans les Vosges: des hauts et des bas, comme nous y sommes habitués depuis sept mois. Mais cela vous le lisez dans les comptes rendus officiels. Quant à la mise en fuite de l'ennemi, il ne faut pas y penser pour l'instant, et sans doute pas avant longtemps. Mais il me faut souvent penser à la tâche des Autrichiens dans les Carpates et en Serbie; peut-être leur faisons-nous aussi du tort avec notre méprisable impatience. Seuls ceux qui les ont vécus savent ce que signifient les combats en haute montagne.

Tout au long de ma vie militaire, une observation que j'ai faite me poursuit sans cesse: l'éternel retour du même, et en l'occurrence des mêmes types d'hommes! J'ai souvent le sentiment qu'il n'y a qu'un nombre limité de types d'existence humaine, un nombre limité de «différences»; Schnür sert dans ma section (un homme très convenable), Werefkin est serveuse, Kubin, Kandinsky et Klee, tous sont autant de fois «représentés» ici, à la guerre. De même, les «situations» se répètent incroyablement souvent lorsqu'on les «voit» et qu'on a pour cela une sorte de «sentiment somnambule». Naturellement les animaux font aussi partie de cet éternel cycle de «types». La très ancienne doctrine de la réincarnation et l'éternel retour du même de Nietzsche ont pris pour moi un sens tout à fait nouveau que je n'avais jamais saisi auparavant. Il ne s'agit absolument pas d'une pensée oiseuse car elle atteint au plus profond de la création artistique; peut-être même en est-ce l'explication. Les formes artistiques véritables ne sont probablement rien d'autre que la «vision» somnambule du «typique», la vision des rapports de tension absolus — absolus et par là justes. Ce qui est juste a toujours été juste, a toujours été une fois là. Je ne sais pas si ma façon de m'exprimer est compréhensible. C'est tellement une expérience à demi-vécue, c'est-à-dire une «expérience» inconsciemment vécue, et non pas une argutie quelconque; il faudrait d'abord trouver pour cela les mots justes. D'ailleurs peut-être n'existent-ils pas; car il n'est pas nécessairement possible de tout exprimer à l'aide de notre langage humain imparfait. C'est pourquoi l'idée, elle, est bien là. Le ciel étoilé que j'ai observé cet hiver extrêmement souvent est pour moi en quelque sorte comme un fil conducteur de cette idée, la table des logarithmes de cette pensée. Les rapports de tension qui lient chaque étoile et chaque constellation entre elles sont comme les formules des «types», elles sont, pour celui qui «voit», pareilles au livre ouvert de la vie, le livre des «situations possibles». Je comprends désormais les astrologues tant raillés. Leurs idées ne sont ni des superstitions ni des erreurs, mais seulement la forme ancienne et moyenâgeuse d'idées qui à nouveau nous touchent. Nous donnons à ces idées une forme artistique, les Anciens, eux, en tiraient des conclusions logiques, mais l'idée de base et l'origine de cette «vision» mythique sont certainement les mêmes.

Dans 8 jours ce sont les Pâques, fête-les en paix et heureuse. Il faut espérer que d'ici-là le printemps sera de retour. Je serai alors, en pensée, emplî de désir et de vie, à Ried, avec toi, et près de tout ce qui appartient à notre vie. Avec de tendres baisers de Pâques. Ton Franz.





25 mai 1915.

Très chère, dans une de tes chères lettres tu écris que « pour l'amour d'une chose, pour la sauver, on devrait refuser tout ce qui n'en fait pas partie », et tu ajoutes qu'un tel point de vue serait pour moi le salut. Tu as tout à fait raison, d'où, en ce moment, le grand clivage de mon être, provoqué par la vie inhabituelle que je mène et par les événements inhabituels auxquels j'assiste. Je vis en fait trois vies les unes à côté des autres: la première est ma vie de soldat, une vie qui pour moi est un parfait acte rêvé, dans laquelle je suis constamment soumis aux plus étranges associations d'idées et aux plus étranges souvenirs: comme si, par exemple, je faisais partie des légions de César — ce n'est pas une blague, et je ne suis absolument pas malade —, soudain je nous « vois » ainsi, très exactement, jusque dans les moindres détails. Ainsi les habitants de la région m'apparaissent eux aussi comme des morts, comme des ombres (au sens de l'image grecque de Hadès). Ce ne sont plus du tout pour moi des « expériences vécues »: je me vois tout à fait objectivement, comme un étranger, en train de me promener à cheval, de parler, etc.

La deuxième vie est déjà plus de l'ordre de l'« expérience vécue », mes idées sur l'Europe, sur Tolstoï, sur August, sur Ried, sur les livres et les journaux que je lis, des idées sur le front des gigantesques armées, front déjà entouré de légendes, sur les combats aériens, (dont nous sommes maintenant les témoins quotidiens), et sur mes lettres aussi: dans tout cela se trouve déjà une réalité dans laquelle il m'arrive, quelquefois au moins, de frotter mon nez, et dans laquelle je me sens parfois présent, éveillé, sur mes deux

pieds, bien que je ne perde jamais conscience du fait que tout cela n'est pas pour moi l'essentiel: ce ne sont que des chemins, des promenades sans but précis que l'on fait pour se reposer, pour « se sentir », et pour ne pas rester inactif, pour ensuite retourner à la maison, dans son propre « Foyer » complètement invisible. Et c'est cela la Troisième vie: la croissance et le cheminement inconscients vers un but, la naissance de l'art et de la créativité, le germe que l'on ne doit pas toucher avec trop d'indiscrétion. Tout le reste devient pour moi insensé et indifférent lorsque je médite sur cette véritable vie intérieure. Tel l'oiseau couvant son œuf, je suis assis et je médite sur cette vie — tout ce que par ailleurs je fais et je pense ne m'appartient pas essentiellement.

Le véritable esprit n'a pas besoin de corps pour sa vie, peut-être le corps est-il sa condition « extérieure » (incarnation), mais l'esprit n'en est que peu dépendant et il est capable, momentanément, de s'en détacher entièrement, à ses heures importantes et essentielles. Ce que je cherche à exprimer avec ces idées ne te sera peut-être pas tout à fait clair, ce ne sont que des « connaissances » spontanées — du reste, c'est une « connaissance » qui traverse toutes les religions. Cette séparation n'est pas une condition; elle sera à peine sensible dans une existence terrestre harmonieuse — lorsque je retournerai à Ried et te retrouverai, lorsque je pourrai travailler, mes 3 personnalités se réuniront à nouveau bien étroitement. Mais pour le moment chacune va de son côté!

Comment est-ce que cela se passe pour les repas? Est-ce que ça plaît à Kaminski et mange-t-il convenablement? Je suis très heureux de votre activité au piano. Envers Klee, soit aussi ouverte qu'il convient de l'être devant un être humain digne de ce nom. Je n'accepte absolument pas que tu veuilles jouer un double jeu, elle finira bien par s'en apercevoir plus tard. Tu es déçue par Klee — mais que cela ne t'influence pas trop dans ton attitude sincère. Il m'est impossible d'être d'accord avec cette façon de se retirer spirituellement et d'« être prudent ». Il faut être extrêmement vivant, encore et toujours être capable à nouveau de recommencer à zéro, dans la vie également, ne jamais éprouver de ressentiment (c'est un poids tout à fait inutile que l'on porte là). Je ne juge pas les hommes si vite. Dommage que la récolte de fruits ne promette pas d'être bien abondante. Du reste, qui sait? Lorsque la floraison est faible, peu de fleurs tombent et peut-être un arbre ou un autre portera alors plus de fruits qu'on ne le pensait. Les bonnes petites hirondelles peuvent bien faire leur nid: cela porte chance. A propos de Hanni je suis de plus en plus curieux. (...)

TRADUCTION DE LAURENT BONZON

Franz Marc n'est pas un écrivain, pourtant c'est dans ses lettres que se manifeste le plus clairement l'étonnante unité de sa vie, de sa création plastique et de sa recherche théorique.

De septembre 1914 au 4 mars 1916 — date de sa mort à Verdun — Franz Marc maintiendra par lettres un dialogue constant avec sa femme Maria, dialogue où se mêlent impressions de guerre et questions essentielles sur la création artistique.

Bien que se défiant des mots et de leur pouvoir médiateur, lui qui, à la recherche de la forme pure, privilégie l'absence de médiation, Franz Marc leur confie un instant sa quête de l'« essentiel », et l'on perçoit alors, au fil de cette correspondance, les formes de cette nouvelle spiritualité qu'aux côtés de Kandinsky, de Klee, de Macke, il appelait de ses vœux, comme la silhouette familière d'un cavalier bleu.

